Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 37

Artikel: Vieux papiers, nouveaux billets
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187822

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-unième année. N° 37 Samedi 15 Septembre 1883.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
La ligne ou son espace, 15 c.
—
Pour l'étranger, 20 cent.

Vieux papiers, nouveaux billets.

Ils vont bientôt disparaître de la circulation, les vieux billets de banque, ces lambeaux infects, graisseux et illisibles qu'on prendrait avec des pincettes sur le comptoir des banquiers, si les banquiers tenaient des pincettes à la disposition du public.

Il y en avait de toutes couleurs et de tous prix, pour tous les goûts et pour toutes les bourses; il y avait les jaunes de Genève et les verts vaudois, des voisins ou des compatriotes avec lesquels on ne refusait jamais de faire connaissance. Il y avait aussi ceux de la Suisse allemande, lancés par des *Sparkasse* et des *Leihkasse* presque inconnues, des billets que le paysan tournait et retournait avec méfiance avant de les accepter et qui lui faisaient dire :

— Est-ce qu'il *vaut*, votre papier ?

Tout cela va rentrer dans les caisses bardées de fer pour n'en sortir qu'en bouillie méconnaissable ou qu'en cendre noire. A la place, on émettra les nouveaux billets, qui, pour être fédéraux, ne brûleront pas du tout les doigts de ceux qui les prendront.

Justement nous avons eu occasion de voir hier les premiers de la *Banque cantonale vaudoise.* Ils ont été gravés à Londres et imprimés à Berne, avec un soin tout particulier. Le dessin, sans être remarquable, est très net; la figure principale manque un peu de formes, mais l'ensemble est clair et pratique. La valeur des billets est répétée à profusion dans les trois langues, et c'est en somme l'essentiel. Il n'y a pas moyen de confondre les nouveaux billets avec les valeurs fantastiques de la *Banque de la Sainte-Farce* ou du *Comptoir du 1er avril.* On sait que toutes les banques suisses d'émission auront désormais le même modèle pour leurs billets; il n'y aura que la raison sociale, la numérotation et les signatures qui les distingueront les uns des autres.

* * *

J'ai lu dans certains journaux des articles racontant avec quelle impatience le gros public attendait les nouveaux billets. Evidemment peu de personnes se doutent des peines et des précautions qu'exige la fabrication d'un simple billet de 100 frs. C'est plus compliqué que la question d'Orient.

Le papier d'abord. Le papier est fait à la main, feuille après feuille, avec des matières choisies, il est frangé, — comme tous les papiers de luxe ! De la fabrique il sort numéroté, contrôlé, ficelé et passe à la gravure. La gravure, si minutieuse, si hérissée de difficultés, est faite avec un soin extrême, afin d'empêcher les contrefaçons. On raconte que le graveur de la Banque de France n'a pas mis moins de trois ans à achever sa planche. Ce n'est qu'en regardant les billets à la loupe et en plein jour qu'on découvre les mille et un pièges tendus par l'artiste aux faussaires imprudents. La planche-mère gravée, est reproduite en plusieurs exemplaires par le clichage. Puis l'on procède à l'impression, en vert pour les billets de 50 frs, en bleu pour ceux de 100, avec des encres indélébiles dont la composition reste secrète. Alors a lieu la numérotation et enfin la signature par les directeurs et les caissiers, signature qui donne seule une valeur réelle à ces coupons de papier colorié.

La numérotation sert à établir l'état-civil exact du billet; des chiffres et des lettres indiquent immédiatement aux yeux exercés du caissier l'alphabet, la série et le numéro du billet. Jamais deux billets de banque ne sont semblables. Il y a toujours un chiffre au moins pour les distinguer.

Toutes ces opérations exigent un temps considérable et surtout des ouvriers d'une probité éprouvée, des hommes qui aient assez d'honnêteté pour gagner sans envie dix francs par jour à fabriquer des millions.

* * *

On a calculé qu'un billet de banque ne durait pas en moyenne plus de trois ans. Cela dépend un peu des circonstances locales. Dans les pays industriels, les billets ne font pour ainsi dire que de changer de mains, tandis que dans les contrées agricoles ils s'immobilisent de longs mois. La Banque d'Angleterre détruit et remplace immédiatement tout billet qui rentre à sa caisse; de cette manière, son papier-monnaie est toujours convenable. C'est une opération un peu coûteuse pour nos petits établissements financiers, puisque chaque coupon de 1000 fr. revient, dit-on, à 75 centimes. On se borne donc à retirer de la circulation les billets trop avariés. On raconte que la Banque de France a remboursé des billets aux trois quarts consumés, d'autres avalés et digérés par une chèvre qui n'y avait pas mis malice, d'autres dûment lessivés et cuits à gros bouillons avec le gilet blanc dans la poche duquel ils avaient été oubliés.

Ce n'était peut-être pas d'une pureté idéale, d'une irréprochable virginité, mais la série et le numéro étaient visibles, et de nos jours on n'y regarde pas de plus près !

Un billet de mille a beau être crotté comme un balayeur et troué comme un Napolitain, il sera toujours honoré de l'estime et de la considération universelle.

Ce n'est pas la plus bête des conventions sociales!

*

Perspicacité de l'Octroi.

Un boucher de Genève, qui ne cessait de murmurer contre l'octroi, venait d'acheter un veau dans une ferme des environs de la ville. Le marché conclu, il jura qu'il ne payerait pas de droit d'entrée.

— Comment feriez-vous? lui dit le fermier, je vous en défie.

— Comment je ferai?... Prêtez moi votre chien.

Le gros Turc — chien bon enfant s'il en fût un — dormait au soleil devant la maison. Le boucher déroule un sac de toile, prend dans ses bras le chien, qui était une de ses vieilles connaissances, le fourre dedans, en compagnie d'un morceau de viande, le dépose dans son char et se dirige vers Genève, laissant le veau chez le fermier.

Arrivé en face du bureau de l'octroi, il arrête en voyant s'avancer le préposé.

— Qu'avez-vous dans ce sac? crie ce dernier.

— Un chien.

— Pas de plaisanterie, s'il vous plait!

— Je vous dis que c'est un chien que je viens d'y acheter là-bas.

— Montrez-moi çà.

— Ah! mais, c'est que si vous y détachez, y se sauvera chez son maître, c'est sûr.

— Le préposé impatienté, ouvre le sac. L'animal, avide d'air et de soleil, saute dehors tout effaré, en laissant sur sa joue une large trace de ses griffes.

— Vous voyez maintenant, y faut que j'y courre après!...

Tournant son char notre homme retourne à la ferme et revient bientôt avec le même sac, mais non le même contenu. Le chien s'était changé en veau.

— Vous n'allez pas encore m'y détacher, cette fois, je veux pas courir après tout le jour.

Le préposé, tenant son mouchoir sur sa joue, lui répond d'un ton de mauvaise humeur:

« Passez, passez, et allez au diable avec votre chien! »

Nâpou et la lettra.

Nâpou étâi z'âo z'u parti dein son dzouveno teimps et on n'ein avâi jamé oïu reparlâ tant qu'à n'on certain dzo iô l'arrevâ avoué 'na beinda d'einfants à la tserdze dè la coumouna. L'étâi zu pè lo fin fond dè la Savoi, iô s'étâi maria et iô fasâi lo boutseliâo. Restâvè dein 'na màison foranna et coumeint l'étâi on inguenôt, lè dzeins lo mépresivont et l'incourâ n'avâi pas voliu que sè z'einfants aulont à l'écoula; assebin quand lè ramenà pè chàotrè, ne saviont ni liairè, ni écrirè et ne sè peinsavâont pas pi que cein existâvè, kâ n'aviont jamé vu ni lâivro, ni papâi, ni plionma, ni potet; et lo pére que n'avâi jamé pi su mettrè son nom, avâi déperdu lo pou que savâi, et n'avâi pas pu lè z'éduquâ.

Quand don furont revenus, ion dâi bouébo fut pliaci tsi lo tsatellan, que l'avâi prâi pè pedi et que lâi fasâi férè dâi tracasséri pè l'hotô et pè lo courti. On dzo lo tsatellan, que restâvè défrou dâo veladzo, avâi couillâi dâi bio z'abricots et vollie ein envouyî onna dozanna âo menistrè. Ye criè lo petit Nâpou po lâi férè férè la coumechon, lâi bâillè lo panâi iô y'avâi lè z'acricots et onna lettra, et lâi dit dè cein portâ à la cura.

L'autro part; mà quand l'est ein route, decouvrè lo panâi et quand vâi clliâo ballès pommès dzaunès, l'édhie lâi vint à la botse et sè peinsâ que ni lo tsatellan ni lo menistrè ne volliâvont rein savâi se l'ein medzivè on part, et sè goberdzà dè trâi dâi pe bio.

Arrevâ à la cura, ye remet lo panâi et l'atteind qu'on l'aussè vouedi po lo reimportâ; mâ ein lo lâi rebailleint, lo menistrè qu'avâi liaisu la lettra, lâi fâ:

— Dis-mè, mon valet, t'as rupâ dâi z'abricots ein vegneint.

— Perdenâ-mè monsu lo menistrè, lè z'é apportâ tôt que lo tsatellan lè mè z'a bailli.

— Et portant lo tsatellan m'écrit su cllia lettra que dussè ein avâi dozè, et l'ein manquè trâi.

— Oh bin la lettra est 'na dzanliâosa que mè vâo dâo mau; mâ vo prometto que n'ein n'é min medzi...

Quand lo menistrè ve que cé petit merdâo desâi dinsè dâi meintès l'âi baillà 'na bonna semonce et lo laissâ allâ aprés l'âi avâi recoumandâ dè sè corredzi.

Cauquiès dzo après, lo tsatellan l'einvouyè onco on iadzo portâ onna dozanna d'abricots, mà tsi lo dzudzo. Lo petit Nâpou que lè z'avâi trovâ bons lo premi iadzo, avâi bin einvià d'agottâ se clliaô âo dzudzo aviont lo mémo goût que clliaô âo menistrè; mâ y'avâi onco on tsancro dè papâi dein lo panâi et lo bouébo s'ein démaufiâ; assebin po étrè su dè ne pas étrè dénonci dè cè crouïo papâi, ye preind la lettra, la catsè dézo onna grossa pierra et s'ein va dix minutès pe liein; derà on adze, dévourà cauquiès z'abricots, et revint preindrè la lettra ein sè deseint: stu iadzo sarâi bin la nortse se la lettra sâ oquiè et se le mè veind. Mâ fe bin ébayi quand lo dzudzo lâi fe la méma refeinta què lo menistrè, et du adon, l'a etâ on part dè teimps que l'avâi asse poâire dâo papâi què dâi gapions.

Un héritier.

I

On était au mois d'avril 1873. Un train arrivant de Paris venait d'entrer dans la gare de Caen, et parmi les voyageurs qui en étaient descendus, se trouvait un jeune capitaine d'infanterie à l'allure martiale, à la physionomie loyale et intelligente. Si ses traits révélaient une mâle énergie, on pouvait cependant, à l'expression de son regard, deviner en lui de la douceur et de la sensibilité.

Il monta bientôt dans une voiture à deux chevaux qui l'attendait, et ne tarda pas à glisser avec rapidité sur une large route conduisant dans la campagne.

L'officier ne prenait pas garde au pays qu'il traversait, et semblait absorbé dans ses réflexions; toutefois ses pensées ne devaient avoir rien de mélancolique. S'il avait quitté son régiment, en garnison dans le midi de la France, c'était pour venir en Normandie recueillir un héritage.

Cette succession tout à fait inespérée provenait d'un oncle dont la mort ne lui avait pas causé de cuisants